

tinée à figurer plus tard dans une *Histoire de l'Hellénisme*. Il l'a écrite en romantique, qui avoue pour ses maîtres Herder, Winckelmann et Napoléon. C'est donc, avant tout, une histoire du héros, d'un homme « devenu dieu, un dieu auquel appartient le royaume de ce monde ». Ajoutons : un homme, ou un dieu, qui a vécu la plus belle aventure du monde antique. Cette aventure, Philippe l'avait préparée, de qui l'assassinat passa, aux yeux de quelques-uns, pour avoir été machiné depuis le palais de Suse. Alexandre, élève d'Aristote et qui a lu Homère, entraînera l'hellénisme à la conquête de l'Asie. Réplique, à rebours, des guerres médiques. Il libère d'abord l'Ionie du joug des satrapes « barbares » : résultat déjà notable. Puis, les difficultés, les périls mêmes du début surmontés, que l'auteur a bien soin de ne pas voiler (quand Alexandre, par exemple, a eu l'imprudance de se démunir de toute force maritime), c'est la réalisation de cette monarchie gréco-persane pour laquelle il s'en va arracher aux oracles d'Égypte des titres personnels de divinité. Peu lui importent désormais les chicanes qu'il a laissées derrière lui dans les cités d'Europe. Dans le camp de Darius vaincu, il a cueilli leurs ambassadeurs. Ils apprendront que c'est au camp d'Alexandre que réside maintenant le grand roi. Ainsi, le petit chef macédonien qu'a servi la fortune c'est bien, pour les peuples courbés sous un maître, de l'Hellespont et du Caucase au Nil et au Golfe Persique, le dieu seigneur de l'Asie et, par un héritage que nul n'oserait contester, le dépositaire légitime de la puissance achéménide. Non pas, néanmoins, pour les prêtres de Babylone, qui en ont connu d'autres et le lui feront bien voir. Ni sans doute pour les vieux généraux de Philippe qui ne comprennent guère la transformation de leur armée en capitale ambu-

lante, ni le cérémonial de cour emprunté aux vaincus, ni le projet, imaginé par un roi dont « le génie dépassait la mesure humaine », d'un régime impérial qui confond l'Occident et l'Orient dans la même civilisation hellénique. Telle apparaît pourtant son œuvre, après qu'il eut fait sauter le verrou que les rois persans, même après Salamine, avaient maintenu tiré entre la Méditerranée hellénique et les richesses de l'Asie. Aussi sommes-nous aujourd'hui très frappés des résultats matériels de la conquête alexandrine (1) et, par exemple, de cette mise en circulation des trésors « stérilisés » de Persépolis, enfin libérés pour le profit universel. Droysen, en sa jeunesse enthousiaste, évoque de préférence le triomphe du monarque qui « se tenait au sommet de la culture et des connaissances de son temps », du « maître de ceux qui savent », et qui s'était, de haute lutte, assuré la victoire sur un monde. Or, « toute victoire est le triomphe d'un droit supérieur ». C'est qu'elle souligne « l'impuissance de celui qui n'a pour se justifier que des vertus privées ou des droits héréditaires. La grandeur historique, cet épanouissement suprême du génie humain, est plus puissante que la loi et la coutume, la vertu et le devoir, l'espace et le temps ». Ainsi vaticine notre romantique, à la recherche d'une « justification » pour Alexandre, qui n'en a pas besoin. Une telle maxime cependant, formulée il y a plus d'un siècle par un Allemand qui n'était même pas encore fonctionnaire prussien, permet d'aller loin, transposée dans la politique.

PAUL FEYEL.

(1) Cf. Georges RADET. — *Alexandre le Grand* (Paris, l'Artisan du livre).

VARIÉTÉS

LE PLUS BEAU CHANT ANGLAIS ET SON HISTOIRE

Par Simone LANNE

Lors de la fin d'un règne dans tout l'Empire britannique, de tous les diffuseurs de T.S.F., rayonnait, avec la transmission des funérailles du roi George V, un chant puissant, simple et pathétique, le chant religieux préféré des Anglais — et communion étroite, profonde — celui que préférait le feu roi...

Le couronnement de Georges VI clôt par la suite la parenthèse douloureuse de la crise ouverte par l'abdication d'Édouard VIII. Le roi est là... Les rois d'Angleterre passent, le trône et l'Empire restent — comme reste maintenant et à

jamais pour toutes les circonstances graves de la vie nationale britannique de quelque ordre qu'elles soient, le beau chant presque centenaire intitulé : « *Abide with me...* » ; « *Reste avec moi...* ».

Connait-on, en France, l'histoire infiniment touchante de cet hymne, jailli un jour des tréfonds d'une âme anglaise pour s'emparer de toute l'âme anglaise ?

Il était, au début du siècle dernier, dans l'humble presbytère d'un village de pêcheurs du Devonshire, un révérend au

REVUE BLEUE

cœur candide et doux, à la santé fragile, au dévouement inlassable. Né en Ecosse, d'un père anglais, ayant fait ses études en Irlande, il unissait en lui les aspects divers de la pudique et profonde sensibilité britannique.

Son esprit cultivé restait trop modeste pour jamais nourrir d'autre ambition littéraire ou musicale que celle d'écrire des sermons et de composer des hymnes. Mais il avait une vaste bibliothèque, où, après les ouvrages de théologie, la première place était donnée avec amour aux anciens poètes anglais...

Or, il advint que vers la cinquantaine, sa santé se fit de plus en plus chancelante, que ses forces se mirent à céder sous le fardeau des devoirs toujours scrupuleusement accomplis, et que la tuberculose commença à triompher peu à peu d'un organisme qui ne pouvait plus se défendre.

En 1847, le Révérend Henry Francis Lyte connut qu'il approchait de sa fin. Un soir d'automne, comme le crépuscule descendait, il regarda la vie le quitter lentement, et malgré les soins dont sa famille l'entourait, il se sentit seul, accablé de mélancolie, en détresse comme un enfant perdu. Du fond de sa tristesse, il appela son Maître à son secours : « *Reste avec moi, Seigneur!* » implora-t-il, répétant les paroles des disciples d'Emmaüs :

*« Reste avec moi! Rapide le soir tombe,
« L'ombre croît. Mon Seigneur, reste avec moi!
« Quand manque l'aide et fuit tout réconfort
« Toi, soutien des faibles, oh! reste avec moi! (1). »*

En voyant s'assombrir le ciel, et les ténèbres envahir toutes choses, il lui semblait voir dans l'agonie de la lumière celle de sa propre vie, trop tôt déclinante et déjà presque effacée :

*« Vite, s'éteint le jour bref de la vie;
« Ses joies pâlisent, ses gloires s'en vont;
« Devant mes yeux tout change et se défait,
« Toi qui ne changes pas, reste avec moi! »*

Et l'esprit chancelant, il cherche éperdument l'ultime soutien, alors que sur la terre tout semble vaciller sous lui et l'abandonner, alors que devant lui les choses visibles et tangibles semblent se dérober et s'éloigner, prêtes à s'évanouir. Le regret de la vie, le désespoir humain voudraient l'approcher... Dans son désarroi croissant le chant se fait décousu, presque incohérent :

*« Là je t'appelle à chaque heure qui passe;
« Devant ta grâce fuit le tentateur.
« Qui comme Toi, me guide et me soutient?
« Parmi ombres et rayons, resté avec moi! »*

(1) Cette traduction, qui ne peut donner qu'une faible idée de l'émotion dégagée par l'original, n'a pas été rimée, afin de suivre le texte de plus près, d'une manière presque littérale — seul moyen, semble-t-il, de conserver en partie le parfum intérieur du poème.

Mais bientôt à l'appel déchirant répond la sérénité qui éclôt peu à peu en lui. L'apaisement descend doucement comme une rosée sur sa fièvre, apportant la confiance totale et inébranlable :

*« Je ne crains rien sous la bénédiction.
« Maux sans poids, larmes sans amertume,
« Mort sans aiguillon, tombe sans victoire...
« Dieu! Je triomphe encore, si Tu es là! »*

Enfin l'âme résignée et extatique à la fois s'abandonne définitivement. Le sacrifice terrestre est accompli, l'espoir illimité resplendit, une douceur sans bornes et sans fond baigne celui qui va bientôt mourir :

*« Maintiens la croix devant mes yeux mouvants,
« Rayonne dans la nuit — Emmène-moi!
« C'est l'aube du ciel! l'ombre vaine fuit;
« Dans la vie, la mort, Dieu, reste avec moi! »*

Et l'humble révérend s'éteignit peu après à Nice, où il était allé demander au soleil un peu de soulagement à son mal. Il s'éteignit sans se douter que, dans ce chant à la noblesse simple, au pathétique contenu et d'une humanité si poignante, il laissait à tout un empire un héritage moral qui lui serait précieux entre tous.

Où l'hymne lui monta-t-il du cœur aux lèvres, paroles et musique à la fois, tel qu'on le chante encore et qu'on le chantera toujours, tant que le peuple anglais vivra? Deux témoignages contradictoires s'affrontent : d'après l'un, il aurait composé cette œuvre toute spontanée au presbytère de Lower Brixham, un peu avant son départ pour la France, un soir d'adieu à la vie et à tout ce qui lui fut cher ; d'après d'autres, ce fut à Nice, dans la quinzaine qui précéda sa mort, par un crépuscule méridional où sa pensée se portait, avec une nostalgie lancinante, au loin vers le nord, vers la petite paroisse qu'il ne reverrait plus...

Qu'importe la discussion? Seule compte une page de poésie et de musique rendue immortelle par son accent poignant de détresse humaine et par l'admirable élévation d'un cœur sincère, limpide, infiniment pur, appelant son idéal miséricordieux, son refuge suprême. Ce n'était ni l'œuvre d'un grand poète, ni celle d'un grand musicien, c'était l'œuvre d'une âme. Et ce cri, cet élan de tout l'être, fut un chef-d'œuvre.

Poème d'angoisse et de consolation, plainte de la peine et de la solitude des hommes sur la terre, appel au secours de l'éternel enfant abandonné, aspiration vers l'infini paru si lointain, mais découvert soudain proche, et tendre, et pitoyable... Cantique d'espoir, de réconfort, de victoire finale dans la lumière qui n'a pas de fin, près d'un cœur ami qui n'a pas de limites.

Ainsi naquit l'hymne poétique et fervent, simple et grandiose où bat le cœur d'une nation.

Ainsi mourut, sur la terre de France où il repose toujours, celui qui, sans le savoir avoir chanté, pour toute l'âme anglaise, le chant de l'âme humaine.

SIMONE LANNE.